

CHARLES SALOMON

DEUX ÉTUDES

primée au Clavis -

Roman de Tolstoy



A PARIS

CAMILLE BLOCH, ÉDITEUR

366, Rue Saint-Honoré, 366

MCMXXVI

Bibliothèque Maison de l'Orient



160656

A PROPOS
DE LA DOCTRINE MORALE

CONTENUE DANS
la « **Princesse de Clèves** »

CE n'est pas seulement pour inviter des jeunes filles, qui ont ou auront charge d'élever une partie de la jeunesse française, à relire esthétiquement la *Princesse de Clèves*, que différentes pages de ce petit livre, riche de substance morale, ont été mises cette année au programme de l'agrégation des femmes. S'il est vrai que ces 200 pages sont l'œuvre maîtresse et mûrie d'une des personnes du siècle de la réflexion morale que les circonstances de sa vie, ses goûts particuliers, ses amitiés et surtout sa grande amitié préparaient le mieux à condenser, dans un cadre médiocrement romanesque, une très grande quantité d'expériences ou

d'intuitions sentimentales, on a le droit de chercher dans la *Princesse de Clèves* autre chose et plus qu'un charme de lecture : on peut approfondir, presser, l'étoffe est assez copieuse et résistante. Derrière l'histoire des amours de M^{me} de Clèves et de M. de Nemours, on peut essayer d'atteindre le fond même du cœur et de l'esprit de M^{me} de Lafayette, et, tout en se gardant d'une généralisation trop hardie ou trop hâtive, tenter d'appuyer sur quelques points caractéristiques d'âmes de femmes, que ni de nombreux mémoires, ni de gros romans, ni même une correspondance aussi naïve, variée, rebondissante que celle de M^{me} de Sévigné ne nous font jamais connaître à notre entière satisfaction. Le petit volume de la *Princesse* pourrait bien apporter à cette information toujours incomplète une contribution de quelque importance, que, faute d'une analyse minutieuse, quoique simple, on n'a, sauf erreur, pas assez utilisée.

Et tout d'abord, c'est là un livre sans Dieu. Que tout à fait à la fin de ses épreuves, et pour mettre un mur entre elle et M. de Nemours, M^{me} de Clèves se retire dans une maison religieuse, où, au

surplus, suivant un usage constant de l'époque, elle n'est pas cloîtrée, puisque « elle passait une partie de l'année dans cette maison religieuse, et l'autre chez elle », que cette courte fin d'existence se soit écoulée « dans une retraite et dans des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères », il ne faut pas pourtant être dupe des apparences : rien n'est moins religieux, dans le sens vrai du mot, rien n'implique moins une âme venue ou rendue à Dieu que ces pratiques purement formelles, improvisées du reste comme un dernier moyen de combat contre un sentiment victorieux au milieu même de sa défaite. Il faut insister sur ce caractère d'improvisation : à aucun moment, ni au début de sa passion, ni aux différents instants de la crise, Dieu ne se présente à elle, et, chose peut-être plus notable encore, quand M^{me} de Chartres sur son lit de mort, révèle à sa fille qu'elle a vu clair dans son cœur et lui donne les derniers conseils, à cette heure d'angoisse, la plus cruelle sans doute qu'ait connue son cœur de mère, le nom de Dieu n'est même pas prononcé comme celui de la ressource suprême. « Vous êtes sur le bord du précipice ; il faut de grands

efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez à ce que vous devez à votre mari, songez à ce que vous vous devez à vous-même... Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde... » Ces derniers mots sont frappants : M^{me} de Chartres n'est donc pas une incroyante, elle croit à la vie future, elle ne croit pas que la pensée de Dieu puisse suffire, ni même contribuer à sauver sa fille. Et quant à la Princesse elle-même, toute sa passion se développe, lutte, se torture, se dénoue en marge de l'idée de Dieu : je ne veux pas suivre toutes les sinuosités de ce sentiment tout ensemble si violent et si combattu. Mais je ferai remarquer que la manière même de l'auteur, qui note diligemment les moindres contre-coups des événements et même des incidents sur l'âme, qui analyse avec une lucidité tranquille et dépouillée les fibres les plus intimes de ce cœur souffrant, et qui, y lisant à plein, nous y fait lire de même, cette manière autorise des conclusions bien plus fermes que ne ferait

une psychologie plus hasardeuse ou moins transparente. Devant nous, M^{me} de Clèves se débat, s'abandonne, se ressaisit, cède à l'attrait ou le repousse, et nous pouvons apprécier avec exactitude la qualité des armes qui lui servent; soit aux instants de grande crise (il y en a deux ou trois dans le livre), soit pendant les heures traîtresses d'infiltration lente et presque insensible, toujours clairvoyante, presque toujours maîtresse d'elle-même, elle pense à son devoir, à son honneur, à sa « gloire », elle ne court pas à Dieu, elle ne l'entrevoit même pas : cette lutte d'une chrétienne, fille d'une mère chrétienne, qui, en mourant, a espéré le ciel, cette lutte où entrent en jeu les forces vives de ce cœur candide et vigoureux, et non pas seulement les efforts de surface, est proprement une lutte athée. Un coup d'œil jeté sur les deux ou trois circonstances décisives de l'histoire, auxquelles nous venons de faire allusion, ne laissera pas de doute sur cette question de fait : *a fortiori* il implique la même conclusion à propos des circonstances plus accessoires.

La jalousie vient d'apprendre à M^{me} de Clèves la vérité de son cœur : elle ne peut

plus douter de son amour, elle en mesure le ravage. Quelles pensées se pressent dans son esprit? « Elle trouva qu'il était presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion. » Mais, quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire? Veux-je la souffrir? Veux-je y répondre, etc. Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi; toutes mes résolutions sont inutiles : je pensais hier tout ce que je pense aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolu hier... Il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paraître mon voyage, et si M. de Clèves s'opiniâtre à l'empêcher ou à vouloir en savoir les raisons, peut-être lui ferais-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre. » Un éloignement, un aveu extraordinaire, voilà les moyens que le sentiment très vif du péril lui suggère; nulle trace de mysticisme, nulle apparence d'un espoir, même fugitif, que Dieu puisse intervenir dans cette affaire de cœur. Sa volonté, son bon sens, un recours déraisonnable en apparence, mais qui ne repose justement que sur une croyance étonnante à la force de la

raison, telles sont les bases sur lesquelles elle s'appuie encore dans cette grande détresse.

L'aveu est fait, créant entre son mari et elle une autre sorte de supplice, plus raffiné, plus intolérable. M. de Clèves veut savoir le nom : il ne recule pas devant un subterfuge qu'il méprise en l'employant ; il acquiert presque une certitude. Ce n'est pas tout : un arrangement simple, mais tragique, de circonstances donne à penser à M. de Clèves que sa femme a raconté cette incroyable scène de l'aveu, à M^{me} de Clèves que c'est son mari qui a commis cette indiscretion : tout désormais est poison entre eux ; la situation est étrangement empirée, et voici les réflexions que se fait M^{me} de Clèves : « J'ai perdu le cœur et l'estime d'un mari qui devait faire ma félicité ; je serai bientôt regardée de tout le monde comme une personne qui a une folle et violente passion. Celui pour qui je l'ai ne l'ignore plus ; et c'est pour éviter ces malheurs que j'ai hasardé tout mon repos et même ma vie. » Ces tristes réflexions étaient suivies d'un torrent de larmes ; mais quelques douleurs dont elle se trouvât accablée, elle sentait bien qu'elle

aurait eu la force de les supporter, si elle avait été satisfaite de M. de Nemours... » A cette seconde étape de sa torture, c'est donc toujours la même femme, raisonnant son mal, l'approfondissant par le raisonnement, le goûtant tout entier sans distraction, sans consolation, sans même une pensée pour l'adoucissement venu d'en haut.

Enfin c'est la mort de M. de Clèves, frappé aux sources de la vie par la preuve qu'il a cru acquérir de la trahison de sa femme... « Quand elle arriva, il était encore plus mal : elle lui trouva quelque chose de si froid et de si glacé pour elle, qu'elle en fut extrêmement surprise et affligée. « Cependant M. de Clèves était presque abandonné des médecins », et tout ce qui suit, cette conversation dernière, dans laquelle M^{me} de Clèves, si durement traitée par son mari : « Ah! madame, est-ce de vous dont je parle quand je parle d'une femme qui a passé des nuits avec un homme? » le persuade à demi, par la seule force de la vérité, de son innocence, compromise sur des apparences fatales : « Il est impossible qu'avec tant de vérité je ne vous persuade mon innocence... »

Et en effet M. de Clèves meurt, « presque convaincu de son innocence. » Tout au tragique humain de sa situation depuis les débuts de son amour, c'est encore à la vérité humaine, sans rien invoquer d'extérieur à cette vérité des faits et des sentiments, qu'a recours la malheureuse femme à cet instant suprême : elle n'appelle pas plus Dieu à l'aide pour dessiller les yeux de son mari qu'elle ne l'avait fait pour mieux et plus dignement souffrir.

Considérons maintenant les sources où M. de Clèves disparu, elle puise le courage de se refuser au bonheur d'une union avec M. de Nemours. Il y en a deux : elle les reconnaît et les note avec une parfaite précision, soit pour elle-même, soit en s'en expliquant devant M. de Nemours. Le premier motif est un motif d'honneur : pas plus que la Pauline de Corneille, elle n'épousera après la mort de son mari un homme « qui de quelque façon soit cause de sa mort ». « Il n'est que trop véritable que vous êtes la cause de la mort de M. de Clèves : les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que

je devrais faire si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités et que le même malheur en fût arrivé. » C'est l'honneur humain bien visiblement. Sa seconde raison est plus complexe; de quelque côté qu'on l'examine, on n'y trouve non plus nul élément de « divin »; mais elle mérite d'être considérée sous ses différents aspects, cet examen devant nous amener à certaines conclusions intéressantes sur l'essence même de cette nature de femme.

« Ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves, dit-elle à M. de Nemours, serait faible s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos. » C'est cette idée de son repos qui réclame un peu d'analyse. Elle a déjà connu la jalousie au moment où elle pouvait croire que la lettre de M^{me} de Thémis était adressée à M. de Nemours; elle sent qu'elle la connaîtrait encore, ou plutôt elle la juge inévitable et justifiée, si elle devenait la femme d'un seigneur si beau et si bien fait pour l'amour. Or, la conviction de ce mal infail-
libile n'est pas en elle le résultat d'une clairvoyance amoureuse s'appliquant à un cas particulier. M^{me} de Clèves est plus théoricienne : « Les hommes conservent-

ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur, et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur : peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en avait pas trouvé en moi : mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre ; je crois même que les obstacles ont fait votre constance, etc... » Pour que, dans une conversation si grave, la seule véritable qu'elle ait avec M. de Nemours, elle sente le besoin d'esquisser un système sur les infidélités nécessaires, il faut qu'elle tienne étrangement à ces idées. Reste de préciosité, dira-t-on : oui et non : l'impossibilité, même au milieu d'une crise si violente, de ne pas disserte sur les choses du cœur eût été reconnue, avouée par Julie d'Angennes ou par Madeleine de Scudéry, c'est bien le même filon qui court durant quarante années du xvii^e siècle. Mais comme la réalité, comme le réalisme même s'est implanté

là-dedans ! où sont les engagements éternels, où est surtout la réciprocité de la passion ? C'est tout le contraire : M^{me} de Clèves est à peu près sûre qu'une passion d'homme, satisfaite, ne subsiste que si elle ne trouve pas la pareille dans l'objet aimé. Quel coup d'œil triste sur l'amour, sur la vie ! et d'où vient-il, sinon de l'observation sincère, substituée au rêve de jadis, au rêve du temps des Précieuses ? Dans la lettre connue à Lescheraine, M^{me} de La Fayette, feignant d'ailleurs de n'être pas l'auteur du roman, en profite pour le louer : « Ce que j'y trouve surtout, c'est une parfaite imitation du monde de la cour et de la manière dont on y vit, disait-elle. Il n'y a rien de romanesque ni de grimé. Aussi n'est-ce pas un roman... » C'est donc tout d'abord une théorie, mi-précieuse et mi-réaliste, qui troublerait le repos de la Princesse si elle consentait à se marier.

Mais enfin, derrière cette théorie qu'y a-t-il, en dernière analyse ? Une absolue certitude de l'invariabilité de sa propre passion, de la persistance de son moi, et, à côté, en même temps, le parti-pris, arrêté dès le début, s'affermissant graduelle-

ment, de ne pas courir à un supplice inévitable, quoiqu'il dût commencer par un bonheur infini : en d'autres termes, la croyance simultanée à la fatalité invincible de la passion et à la toute-puissance de la volonté. Une passionnée, qui ne serait que passionnée, achèterait quelques années, quelques mois de félicité au prix d'une vie entière de souffrance ; une passionnée mystique appellerait Dieu à son aide pour résister à un besoin si violent et si naturel de connaître enfin le bonheur. La Princesse de Clèves est une passionnée et une volontaire : sa volonté ne peut rien sur sa passion, qui demeurera intacte, elle le sait, elle le veut ; elle peut tout sur sa conduite. Mélancoliquement, et avec une extrême légèreté de main, M^{me} de La Fayette nous montre sa Princesse aidée à tenir sa parole de renoncement par des circonstances extérieures, par la maladie surtout. » « Cette vue si longue et si prochaine de la mort fit paraître à M^{me} de Clèves les choses de cette vie, etc... Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que M. de Nemours n'était pas effacé de son cœur, mais elle appela à son secours pour se défendre contre lui toutes

les raisons, etc... Il se passa un assez grand combat en elle-même : enfin elle surmonta les restes de cette passion, qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés... » De sorte que lorsque M. de Nemours, presque désespéré, vient pour obtenir d'elle un dernier entretien, « elle lui fit dire par une personne de mérite qu'elle aimait... qu'elle le priait de ne pas trouver étrange si elle ne s'exposait point au péril de le voir et de détruire par sa présence des sentiments qu'elle devait conserver; qu'elle voulait bien qu'il sût qu'ayant trouvé que son devoir et son repos s'opposaient au penchant qu'elle avait d'être à lui, les autres choses du monde lui avaient paru si indifférentes qu'elle y avait renoncé pour jamais... » Appuyons sur cette dernière phrase : nulle femme n'en a jamais prononcé qui contint aussi nettement la double affirmation d'un amour plus fort que tout autre sentiment et d'une volonté plus forte que cet amour.

Mais dira-t-on, sans l'éloignement, sans la maladie, cette volonté eût-elle triomphé? La psychologie de l'auteur ne s'aide-t-elle pas ici de l'occasionnel et de l'arbitraire?

Pour ce qui regarde l'éloignement, il est trop facile de répondre qu'il suppose déjà une volonté victorieuse, dans la pratique, de la passion elle-même. Quant à la maladie, il est bien vrai que l'auteur, en toute simplicité, l'annonce seulement comme il suit : « M^{me} de Clèves, dont l'esprit avait été si agité, tomba dans une maladie violente sitôt qu'elle fut arrivée chez elle... » La cause morale de cet accident physique, point important, est donc admise. Et, si elle est admise, comment mesurer l'indulgence que volontairement ou non, un malade a pour une maladie qu'il trouve de connivence avec une résolution intérieure si fortement prise ? et de quel droit parler de procédé artificiel quand l'auteur nous atteste que la péripétie est, à l'origine, d'ordre moral, et nous laisse lire entre les lignes la complaisance de son héroïne à l'égard d'un mal en qui elle pressent et elle sent le plus précieux des auxiliaires offerts par les circonstances à sa vertu ? La fin de ce roman marque donc bien, en dépit de quelques objections faciles à dissiper, la double victoire d'une passion qui ne peut pas, qui ne veut pas, se vaincre, et d'une volonté qui ne peut

pas, qui ne veut pas, pratiquement, s'annuler devant la passion. « J'avoue, dit-elle quelque part dans sa conversation avec M. de Nemours, que les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler. »

Cette Raison laïque fait tout d'abord songer à Descartes. « Nous aimons la Raison, dit M. Boutroux précisément à propos de Descartes, intermédiaire entre le positivisme borné au fait, et le mysticisme religieux ou métaphysique » : et il est hors de doute que le « *Traité des Passions* » ne paraît pas avoir été étranger à M^{me} de Clèves, je veux dire à M^{me} de La Fayette. Car les passions, de leur nature, sont bonnes : « Nous n'avons rien à éviter que leur mauvais usage ou leurs excès... » Mais « il faut que la volonté se porte principalement à considérer et à suivre les raisons qui sont contraires à celles que la passion représente ». Si l'on veut, ces deux phrases nous donnent le secret de la conduite de la Princesse : et l'on songe à Corneille aussi bien qu'à M^{me} de Clèves, quand on relit celles-ci, plus significatives encore : « La générosité... consiste seulement partie en ce qu'il

(l'homme) connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que cette libre disposition de ses volontés... et partie en ce qu'il sent en soi-même une ferme et constante résolution d'en bien user, c'est-à-dire de ne manquer jamais de volonté pour entreprendre et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures : ce qui est suivre parfaitement la vertu. » Oui, dans une certaine mesure, le petit livre de 1678 prouve l'effet persistant d'un traité paru en 1649, ou, plus généralement et plus exactement, il atteste que l'atmosphère morale n'avait pas essentiellement changé entre 1636-1640 (ce sont les dates des premières et grandes œuvres cartésiennes de Corneille, cartésiennes avant les « Passions de Descartes » et les trente dernières années du siècle. Mais je ne crois pas qu'on vit très clair en faisant de M^{me} de La Fayette, d'après la « Princesse », une pure cartésienne : elle est sans doute le produit d'influences juxtaposées, déterminant plus de richesse, plus de complexité sentimentale. Aussi bien que M^{me} de Sévigné, sa grande amie, elle est de la génération qu'a contribué à former l'esprit précieux ; nous

avons vu, par un exemple précis, à quel point son héroïne mêle, en quelque sorte, le levain triste de la réalité aux imaginations si souvent chimériques des habitués de la Chambre bleue. Mais il n'importe : elles eussent toutes reconnu une de leurs filles dans cette jeune femme qui, une fois possédée par l'amour, sent que c'est pour la vie, et ne se défend même pas sérieusement du sentiment, si elle lutte de toutes ses forces pour en refréner l'expression. Il règne encore dans tout l'ouvrage la croyance implicite à une puissance que les « Précieuses » ne désavouaient pas : la puissance de la Fatalité. C'est une fatalité qui, à ce bal où ils se voient pour la première fois, présente M. de Nemours à M^{me} de Clèves, M^{me} de Clèves à M. de Nemours, dans un véritable cadred'amour; une fatalité qui, peu à peu, noue entre l'un et l'autre des liens imperceptibles, mais vigoureux (épisode du portrait, de la lettre de M^{me} de Thémises, etc...); une fatalité qui permet à M. de Nemours d'assister à la scène de l'aveu; une fatalité enfin ou une demi-fatalité qui combine les conjonctures de manière que M. de Clèves doit croire à la culpabilité de sa

femme. Par là encore, il semble que M^{me} de La Fayette déborde le cartésianisme, qu'elle regarde la vie comme un jeu de circonstances qui nous dominent, nous entraînent, ou plutôt nous entraîneraient, si, à certains instants capitaux, notre raison n'intervenait point, et sous forme de Volonté, et sous cette forme si curieuse d'un besoin prédominant du Repos.

C'est dans ce besoin du Repos, que je serais, pour mon compte, disposé à voir la nuance caractéristique, et comme la couleur d'âme de M^{me} de La Fayette. On sait combien les contemporains ont trouvé, jusqu'à Fontenelle, le dénouement invraisemblable : d'après eux, la Princesse, son mari mort, eût dû succomber à son penchant pour M. de Nemours, en dépit de tous les raisonnements ; et M^{me} de Sévigné elle-même, si passionnée dans sa Raison, fut quelque temps au moins de ce sentiment... Mais l'auteur du livre, cette femme si « vraie » comme ils disaient tous, a fait son héroïne à son image : des découvertes assez récentes (Lettre inédite, Turin 1880) nous ont fait faire connaissance, au grand scandale de quelques-uns, avec une

La Fayette femme d'affaires, on a été jusqu'à dire femme d'intrigue. Pour se scandaliser, il fallait n'avoir pas bien lu *La Princesse de Clèves* : jamais M^{me} de La Fayette n'a prouvé plus fortement qu'elle avait de la « tête » qu'en imposant à son temps une héroïne d'amour qui se dérobe, en grande partie pour assurer son repos : les raisonnements que se tient là-dessus M^{me} de Clèves, la suite qu'elle donne à ces raisonnements auraient dû, presque sans paradoxe, préparer à toutes les conclusions sur le caractère pratique du génie de l'auteur.

Voilà bien des traits divers, mais non contradictoires. Si comme nous le disions au début, on cherche, et on en a le droit strict, M^{me} de La Fayette derrière M^{me} de Clèves, on trouve, je crois, dans ce livre, toute une conception de la vie, au moins de la vie du cœur : foi indéniable en la passion et tout aussi forte en la volonté, croyance à des forces extérieures très puissantes, mais limitées par cette même volonté, voilà ce que je serais tenté de regarder comme le code sentimental et moral de M^{me} de La Fayette et peut-être des femmes les plus distinguées de cette

époque : M^{me} de Sévigné, en tout cas, n'est-elle pas un exemple éclatant de cette richesse débordante du cœur mariée à la Raison? Et, sans faire indiscrètement de la pédagogie à propos d'un roman, ne peut-on pas souhaiter que nos jeunes professeurs dégagent pour elles-mêmes d'abord, et ensuite pour les jeunes filles qui dépendront d'elles, la leçon singulièrement savoureuse et réconfortante malgré la mélancolie apparente du dénouement, qui monte de ces quelques pages, lues de près? Elles nous apprennent l'union possible de la Passion et de la Volonté; elles nous prouvent que, pendant une période de la vie des femmes en France, on a compris que le jeu libre de toutes nos puissances sentimentales n'affaiblissait pas, qu'il fortifiait au contraire la trempe de notre volonté : à côté de la morale stoïcienne, si restrictive, bien connue d'ailleurs du xvii^e siècle et de la morale chrétienne, elle aussi volontairement bornée, en voici une purement laïque, issue de Descartes et des « Précieuses », mais plus encore, j'imagine, de l'esprit de quelques femmes françaises supérieures : elle ne bride aucune des

énergies de l'âme, elle n'en incline aucune devant un principe invisible; mais aussi elle n'en lâche aucune à l'aveugle à travers la vie: la Raison veille et la « gloire ». M^{me} de Clèves, M. de Clèves ont beau mourir jeunes: ils ont rempli leur vie, y ayant associé les deux forces contradictoires, Volonté et Passion. Et pour M^{me} de La Fayette, elle a été bonne chrétienne, je le veux; elle est même revenue tout à fait à Dieu, et elle a écrit, quelques mois avant sa mort, les lignes connues: « Je me sou mets sans peine à la volonté de Dieu: c'est le Tout-Puissant, et de tous côtés il faut « enfin » venir à lui. » Mais son livre est d'un autre ordre, et nous nous croyons, en conscience, autorisés à la juger sur son livre.

Revue universitaire, 15 juin 1898.

A PROPOS

DES

ROMANS DU COMTE TOLSTOÏ

LE cœur russe, à en juger par les deux grands romans du comte Tolstoï, n'est pas si particulier que le disent quelques-uns de nos compatriotes, qui ont vécu ou du moins séjourné en ce pays. Sans cela des Français, qui n'ont point quitté la France, n'y prendraient pas tant de plaisir ; leur admiration, non, ce mot n'est pas assez fort, leur vive et tendre affection hésiterait davantage ; elle n'irait pas si droit à un écrivain, qui eût été exclusivement ou même spécialement le miroir d'un peuple et d'une époque. Le cœur humain se reconnaît dans l'œuvre à la fois délicate et immense de ce bien grand homme, comme il s'était reconnu

dans les ouvrages de Tourgueneff, plus rapprochés de nous par leur belle forme classique; comme il s'est trouvé en sympathie avec Dostoïewsky, si sombre, parfois si mélodramatique, mais si trempé de pitié. Ces trois écrivains ne se ressemblent guère, nous les aimons pourtant tous trois; tous trois, nous pensons les comprendre, d'autant plus peut-être qu'ils se ressemblent moins. Nous sommes alors tentés de conclure que chacun d'eux est beaucoup moins russe qu'original; pour le comte Tolstoï en particulier, nous penchons à croire qu'il n'a pas tant mis la Russie dans ses livres que sa nature extraordinaire, complexe, difficile à démêler pour tous, mais autant peut-être pour ses compatriotes que pour nous.

Cela dit, il ne nous en coûte pas de confesser, d'énumérer les étonnements produits en nous par cette lecture, d'avouer même que quelques-uns sont demeurés des étonnements, sans explication décisive. Ce grand penseur a conçu la vie successivement de différentes façons : il a fini, nous dit-on, par se fixer et trouver la paix; mais sa conversion a passé par des phases obscures, et il semble bien que tel

de ses personnages soit né dans la pénombre. Nous avons tenu à formuler cette réserve en commençant. Pour prendre l'exemple le plus frappant, M. Karénine, bien que merveilleusement campé au physique dans la grise atmosphère de son bureau et de sa paperasse, reste moralement énigmatique : on est tenté un instant de croire que Tolstoï veut faire aimer en lui le sacrifice suprême de la personnalité perdue dans l'amour et la foi. Mais, quelques pages après, le fonctionnaire reparait et la navrante séance de spiri-tisme où se joue et se perd la vie d'Anna, achève de bafouer cette courte velléité de grandeur d'âme. Nous nous y sommes donc mépris : mais est-ce vraiment notre faute ? Une religion qui laisse si piteusement son saint en route, pour en faire un maniaque complaisant et berné, était-ce l'idée de l'auteur ? Ne peut-on croire qu'il tendait dès lors à ce qu'il appela « Ma Religion » ? M. Karénine ne serait-il pas l'enfant souffreteux, mal aimé de son père, d'une période de révolution morale pendant laquelle Tolstoï achevait de se convaincre lui-même que ces vieilles croyances de la religion bourgeoise ne

sont propres à faire que des héros manqués, des martyrs aspirant non à la croix du Golgotha, mais à la croix d'honneur? Nous sommes convaincus que le cordonnier, le laboureur, le charpentier Tolstoï ne tient pas du tout, n'a jamais tenu à la croix d'honneur : mais Karénine n'avait pas à sa portée « Ma Religion ».

Voilà donc un point où notre surprise paraît imputable à l'auteur : mais, encore une fois, le plus souvent, nous avons tort de nous étonner. C'est tout simplement que l'originalité du comte Tolstoï heurte la convention romanesque à laquelle nous sommes accoutumés, à laquelle Tourguenneff lui-même ne nous avait pas arrachés, et, pour nos romanciers français, nous trouvons qu'ils l'entretiennent avec une sorte d'inintelligence de la vie. Rappelons-nous la Sapho de M. A. Daudet. M. Daudet, comme presque tous ses confrères, a l'imagination dramatique, peut-être seulement anecdotique et, par là trop facile à épuiser ; le comte Tolstoï l'a psychologique, vivace et vraiment romanesque. M. Daudet voudrait nous faire croire que son héros est perdu parce qu'il est mal tombé en amour ; mais, à la

dernière page du livre, il n'a pas vingt-cinq ans et son erreur a pris fin. Si le comte Tolstoï a lu *Sapho*, nul doute qu'il n'ait demandé la suite. Il sait bien, lui, que les épisodes, même graves comme celui-là, décident rarement d'une existence, qu'il y a, chez les très jeunes gens, plus de force pour la lutte, une source de vie plus abondante. Si ses livres sont longs, c'est qu'il ne connaît guère de personnes jeunes dont toute l'âme ait tenu et se soit épuisée en un sentiment. Qui dit vie dit renouvellement et les êtres jeunes sont très vivants. Natasha, de *La Guerre et la Paix* l'est plus que personne. Pauvre petite ! héroïne d'un roman à notre mode, elle ne fût certes pas arrivée à faire le bonheur parfait, mais désormais sans histoire, de l'excellent prince Besoukhoff. Peut-être n'eût-elle pas survécu à sa folle équipée avec le bellâtre Anatole ; en tous cas, si la honte ne l'avait pas emportée dès ce moment, elle succombait sûrement de remords sur le corps du prince André. Notre roman ne peut se passer de cinquième acte ; dès le premier mot, il y marche, et, pour nous passionner, il faut même qu'il y coure. Le comte Tolstoï s'en

passé; la vie, selon lui, modifie les cœurs beaucoup plus qu'elle ne les brise; son roman n'est pas une crise, c'est un enchaînement.

Cette esthétique particulière nous surprend donc d'abord, mais, chose bien remarquable, c'est encore moins nos habitudes d'esprit qu'elle dérange qu'un besoin, factice sans doute, mais enraciné, de notre cœur : pour dire le mot, elle nous attriste. Nous n'aimons pas assister à la reprise de la vie après les grands déchirements. La vue de la nature en fête arrache à Olympio une plainte très française à coup sûr, sinon très humaine; mais un cœur en fête, peu de temps après une vive souffrance, est d'une vérité si froide, si indifférente, si crue que nous en tressaillons de pitié. Notre vieux fonds littéraire de persistance en fait de sentiments est tout retourné; notre cher pessimisme souffre en ce qu'il a de plus intime. Déjà il s'était révolté tout bas contre le cri du poète l'avertissant que la mort d'un chêne n'est pas la perte de la forêt; mais admettre encore que la mort d'un amour ne soit pas la perte de l'amour, voir une âme découragée, lasse, comme celle du

prince André revenir brusquement, naturellement à la jeunesse, à l'espoir, au goût des bonnes choses de la vie, parce que Natasha et ses dix-huit ans se sont trouvés sur son chemin; suivre les transformations du brave Pierre, jusqu'à ce qu'enfin sans remords, sans arrière-pensée même, il s'éprenne de la seule personne que nos conventions morales lui eussent interdit d'aimer, et parce qu'elle avait été fiancée à son meilleur ami, maintenant mort, et parce qu'elle avait trahi cet ami, et parce qu'elle lui était revenue; ce calque exact de la vie, cette façon tranquille et neutre d'accepter pour l'homme le bienfait du renouveau de la nature intérieure, comme chaque printemps, de gré ou de force, nous insinue la jouissance du vrai renouveau; toute cette violence paisible faite à notre complexion romantique et langoureuse donne à *La Guerre et la Paix*, du moins pour les lecteurs de chez nous, une physionomie à part, à part même dans l'ouvrage de Tolstoï.

Voilà une note nouvelle et peut-être sans analogue. Non que le comte Tolstoï ait été le premier ou le seul à fixer franchement les yeux sur ces métamorphoses

du cœur et à nous les rendre telles qu'il les a vues, dans leur calme et naïve impudeur; mais il est le seul, à notre connaissance, qui n'ait pas mêlé à cette constatation la moindre parcelle d'amertume. L'homme change sans cesse; il se reprend plus d'une fois à aimer la vie, même à la suite de cruelles épreuves: loyal et parfait observateur, Tolstoï est si loin de s'en désoler qu'à peine peut-on dire qu'il le remarque; non, le courant de vitalité qui reparait après de brèves défaillances, pour nous soutenir soit jusqu'à la mort, soit jusqu'à l'assiette solide de l'existence, autrement dit la félicité, telle que ce monde nous la donne, est comme le postulat de sa conception de l'univers. Il y a des fleurs, battues de l'orage, qui relèvent la tête, parce que, en dépit des apparences, aucun organe essentiel n'a été touché et que la racine continue d'absorber les sucres nourriciers. Natasha, le prince Pierre, la noble et sensible princesse Marie elle-même, font partie de cette famille: ils ont l'oubli simple, complet, innocent des souffrances et des amours passées, avec une conviction dominante de leur droit au bonheur;

ils y tendent et ils y atteignent. Notre mélancolie de les voir si naïvement heureux sur tant de ruines n'est point l'effet du livre, qu'on y prenne garde, mais de notre préjugé sentimental ; nous ne lisons pas toute cette partie de l'œuvre comme le comte Tolstoï l'a écrite ; nous avons peine à pousser au même point que lui cette sereine acceptation des lois de la vie. Fromentin, dans son beau roman *Dominique*, nous a menés en ce sens à la limite de nos concessions. Oui, Dominique et Madeleine persistent à vivre, après la scène déchirante qui met fin à leur passion ; oui, c'est le sage et raisonnable Augustin, qui tire la morale de ce récit cornélien, où le pur honneur triomphe du plus violent amour ; mais quelle triste victoire ! En chacune de ces personnes qu'une flamme ardente a brûlée sans la consumer, comme la cendre est visible encore, grise et morne, sous la beauté et la solidité apparente de l'existence continuée ! La toute-puissance de la passion éclate jusque dans sa défaite ; ces êtres, qui ont eu le courage de lutter avec elle et la force de la vaincre, mènent, au milieu des occupations d'une vie utile, le deuil d'un

sentiment dompté, mais non remplacé ; s'ils existent encore, c'est affaire de volonté, de dignité. Même Fromentin a jeté sur Madeleine et sur sa sœur les voiles de la demi-teinte et de l'éloignement ; c'est en passant qu'il nous a fait entrevoir leur vie désormais sans écueil. Dominique seul paraît en scène, figure apaisée, mais lasse, maintenue seulement par un mince filet de force vitale. Au contraire, dans Tolstoï, quelle bonne santé que celle de ces personnages qui ont pourtant traversé tant de crises morales ! Comme ces tailles sont droites, ces visages sains, ces yeux clairs et jeunes ! Nul des chagrins qui les ont obscurcis ne semble y avoir laissé de brume ; le prince André est mort, la pauvre Sonia sacrifiée ; les autres poursuivent allègrement leur route. On se rappelle l'exclamation de colère que poussa à la fin du roman de M. Daudet *Fromont jeune et Risler aîné* l'honnête et candide Planus : « Machine en avant ! » crie-t-il avec une ironie désolée, en montrant le poing à ce Paris qui reprend sa vie journalière, sans se soucier si un brave cœur ne vient pas de cesser de battre. Ce cri, il n'y a pas un des héros de Tolstoï qui le

jetât. Pourquoi insulter la machine qui marche toujours? Le mouvement ininterrompu qui brise certains cœurs et grandit ou assagit les autres, est nécessaire à l'univers. Cette variété du Darwinisme, appliquée à la vie morale, est la pierre angulaire de l'esprit chez le comte Tolstoï. Ici peut-être le lecteur se sent en présence d'une civilisation plus jeune, plus vigoureuse que la sienne; s'il y a chez l'écrivain russe un trait spécialement slave, le voilà.

Aussi est-on bien surpris de l'emploi d'un procédé purement dramatique, le suicide, pour dénouer les courtes amours d'Anna Karénine, non pas que cette solution ne soit pas russe aussi bien que française; mais la lecture de *La Guerre et la Paix* ne nous avait guère disposés à croire que le comte Tolstoï dût jamais y avoir recours; Anna, qui lit Taine et Renan, aurait-elle lu *Madame Bovary*? Ou bien l'auteur d'Anna croyait-il moins à la vertu de la vie que celui de *Guerre et Paix*? Non, et Lévine nous en est garant; lui et sa jeune femme ne pensent qu'à vivre, elle simplement, bonnement, pleine de ce doux égoïsme à deux qui est

peut-être la condition du bonheur d'un ménage ; lui, plus virilement, avec un reste de sollicitude pour les maux de l'humanité, mais ce n'est plus le cuisant souci d'autrefois ; le bonheur, du moins, est dans sa maison et il est toujours sûr de trouver une partie du mot de l'énigme entre sa femme et son enfant. Anna est pétrie d'une autre argile : avec son tempérament, à son âge, dans sa situation sociale surtout, elle doit absolument, sous peine de devenir un être vil, jouer toute son existence sur une carte ; elle a perdu, elle disparaît. Le comte Tolstoï n'est pas un pessimiste, nous l'avons assez montré ; mais on se tromperait beaucoup en le prenant pour le contraire d'un pessimiste : un œil aussi juste, aussi pénétrant que le sien, aussi largement ouvert sur le cœur humain, dans ses replis les plus secrets, comme dans ses élans les plus vifs et les plus candides, a bien pu reconnaître en lui cette sève si riche, si abondante qui, au premier abord, nous a déçus et contristés ; mais enfin, cette sève n'est pas éternelle. L'immense galerie de portraits, qui se lèvent devant nos yeux à la lecture des deux grands romans du

comte Tolstoï, est aussi variée que la vie elle-même. A côté des jeunes, des vaillants lutteurs, qui ont raison de la souffrance, il y a des cœurs fatigués, que brise une dernière épreuve, comme le prince André mourant de l'infidélité de Natasha; il y a des cœurs, trop au-dessous ou au-dessus du bonheur (le bonheur implique presque toujours une personnalité un peu active et envahissante) : Sonia par exemple, pauvre enfant sacrifiée à la félicité commune et sur laquelle l'auteur ne s'attendrit pas plus qu'il ne s'extasie ailleurs devant ces merveilleux et un peu cruels triomphes de la joie de vivre : la concurrence psychique n'a-t-elle pas nécessairement ses victimes comme ses élus ? Il y a enfin des cœurs tragiques, ouverts tout à coup à la vie par la passion, remplis en une seconde jusqu'à déborder, mais bientôt trahis par les conditions que ce monde, que la mondanité surtout crée à un amour absolu et libre, condamnés dès lors, et, malgré leurs efforts désespérés, finissant par reconnaître l'inutilité de la lutte, et y coupant court eux-mêmes.

Voilà l'histoire du suicide d'Anna : mais

avant d'y consentir, d'y voler, quel labeur pour fixer puis pour retenir le bonheur qui s'échappe! Elle fait le don parfait de son être, et non pas seulement, comme cent héroïnes de roman, de son être physique : tout en elle, l'esprit comme le corps, est à Wronsky. Chaque page du récit marque d'un trait nouveau cette dépense continue, et enfin complète de sa force d'amour : beauté, esprit, le pur attrait d'une vive intelligence comme les séductions les plus brutales, les plus raffinées même de la Vénus matérielle, elle use de tout, elle ne ménage rien. Aussi, elle a beau se donner la mort, elle a vécu, elle a aimé la vie; elle l'aime même en se tuant : ce goût, cette usure de la vie ne sont-ils pas la vraie cause de son suicide? Emma Bovary succombe, mais sa mort est un coup d'autorité de l'auteur; tout le début de sa vie ne la condamnait point : telle que nous la présente Flaubert, elle pouvait prendre un troisième amant sans se diminuer en rien; c'est le hasard d'un billet à payer qui la jette un jour sur ce bocal de poudre blanche : elle meurt de la « question d'argent », pour employer une de ses expressions. Type et modèle de l'art réaliste, elle

fait une fin romanesque, et Flaubert l'a voulu expressément cette fin n'étant que le dernier ravage du faux romanesque dans un cœur plat et une intelligence passive. Rien de moins romanesque, rien de plus nécessaire que le suicide d'Anna; rien aussi de moins pessimiste : elle ne se tue ni par une fantaisie poseuse, ni par un découragement vague et plaintif. Nul, plus qu'elle, pas même Lévine, pas même Kitty, ne tiendrait à continuer la vie, et elle l'a bien montré : c'est la vie qui l'élimine. Elle est encore trop pure pour décroire, trop absolument amoureuse, pour accepter une diminution d'amour; en un mot, elle aime trop l'existence, qu'elle a goûtée quelque temps dans sa plénitude, pour consentir jamais à en recevoir une modeste et chétive aumône. Son suicide est la ressource suprême et logique d'une nature riche, débordante, débordée, d'une demi-sœur au moins, plus âgée et moins heureuse, de cette Natasha dont nous avons parlé.

Peut-être avons-nous réussi à démêler un caractère essentiel, dominant de l'esprit du comte Tolstoï : il aime la vie, il y croit. Est-ce complexion personnelle ou

tempérament national? il y croit autrement, mieux et plus que nous. Son œuvre ne pouvait nous être révélée plus à propos. Nous sommes si loin de cette confiance! si loin, que quelques lecteurs chagrins ont été tentés de soutenir que ce culte soudain pour Tolstoï tenait un peu de l'engouement, que notre tempérament littéraire est trop imbu de romantisme et à la fois de pessimisme pour se laisser aller franchement, sincèrement au courant d'une si belle santé physique et morale. Voilà des psychologues bien déliés, qui nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes : mais il dépend toujours de nous de leur donner tort, du moins pour l'avenir, de faire voir, dans nos écrits comme dans notre vie, que nous aimons le comte Tolstoï non par boutade, par mode, mais d'un de ces amours tendres et vrais qui n'ont pas de plus beau rêve que de se modeler sur ce qu'ils aiment.

Les Lettres et les Arts (1886).

